

prêta avec complaisance au mouvement que je fis et me fournit, avec le plus complet désintéressement, l'occasion bien inattendue de coudoyer une adorable jeune femme, une ancienne connaissance, que je n'avais pas rencontrée depuis trois ou quatre ans.

A peine avais-je demandé la permission de prendre place à ses côtés et entamé la conversation, que survint tout à coup un quidam, plastronné et plastronnant, mis un peu à la fifi. Le malotru, cigare au bec, faisant le moulinet avec une sorte de cravache, dans une pose donjuanesque, en véritable conquérant, interrompit notre conversation.

Pendant un certains temps, notre homme ne fut qu'un dévidoir de potins, de lieux communs, et débita quelques fades galanteries qui sentaient le patchouli. Il y avait certes de quoi à faire roter des chevaux de bois.

La tentative de conquête se trouva abrégée par un refus poli d'accepter une consommation qu'il offrit. Il s'aperçut finalement que l'occasion, l'herbe tendre lui échappaient, comme autrefois eau et fruits se dérobaient à Tantale. Le cuistre repartit bredouille.

La jeune femme resta sous ma protection. Je triomphais sans coup férir.

Comment donc ne pouvais-je pas éprouver la plus vive reconnaissance envers celle de mes bonnes amies qui avait favorisé ma rencontre et m'avait permis de remplir le rôle de cavalier servant auprès de la jeune femme. Elle lui serait acquise pour l'éternité, si je n'étais pas humble mortel.

Cependant, ça n'était pas toujours facile de trouver mes bonnes amies parfaitement libres ou, du moins, peu engagées. Que de fois ne demeuraient-elles pas introuvables dans la cohue sur la place publique ! Dans ces circonstances, pour en arriver à jouir de leur présence et de leur société, force m'était d'attendre longtemps après l'heure où tous ceux qui ont des montres les règlent sur le canon de la Citadelle, et parfois même, jusqu'à l'heure du berger, l'heure des mystères. Quelques-uns de leurs courtisans s'attardaient bien, mais, en somme, elles restaient relativement libres.